

qu'on le pense ; car, rien ne prouve qu'au delà du tombeau on soit si triste. Malgré le raffinement de nos plaisirs, il est possible que nous leur paraissions très maussades.

L'homme est un être ennuyé et ennuyé, chacun sait cela ; et, pour échapper au poids de ses propres soucis, on le voit rechercher avidement les distractions qui sont à sa portée. Il s'est fait un idéal de ses désirs, et, pour y arriver, il fera l'impossible.

Ainsi, voilà trois new-yorkais qui sont partis pour la Californie il y a trente ans, M.M. D. O. Mills, O'Brien, et le roi des crépus, Flood. Ces trois hommes aujourd'hui ont des millions pleins leurs coffres-forts ; ils sont tellement riches qu'ils pourraient, s'ils le voulaient, allumer chaque jour leurs cigares avec des greenbacks sans se ruiner.

Les esprits superficiels diront : « Voilà trois mortels bien heureux qui font leur paradis sur la terre ! » Cependant, ces rois de la finance s'ennuient à mourir. Je ne dis pas que les remords les étouffent ; je prétends seulement que les lingots d'or dont ils pourraient paver leurs salons leur troublent le cerveau.

Aussi, pour échapper à cette fièvre de l'or, ou plutôt pour s'y livrer tout à fait, on nous annonce que ces gentlemen et leurs familles viennent s'établir définitivement à New-York, afin de mener la vie à grandes guides et de s'amuser pour leur argent.

Où prétend de même que plusieurs banquiers de Boston se préparent aussi à venir s'installer ici, parce que la ville offre de grandes facilités à ceux qui ne savent comment dissiper leur fortune.

Si cela continue, la ville ne sera peuplée que de millionnaires ; on jettera l'argent par les fenêtres ; l'on ne verra que palais de marbre et carrosses dorés. Mais, comme la maison du pauvre fera tache au milieu de ce luxe insolent, on la démolira, et les chroniqueurs de mon espèce et bien d'autres seront obligés de déguerpir. Ah ! décidément, le progrès est une belle chose, et le dieu dollar nous prépare bien des surprises !

Quelques dialogues surpris au dernier bal masqué :

Un monsieur qui a un faux nez.—Oh madame ! quelle taille ravissante ! quel regard étincelant ! Malgré ce déguisement qui me cache tant de perfections, je suis sûr que que vous devez être épourdement joye !

La dame au domino rose.—Il ne faut pas vous fier aux apparences, monsieur.

Le monsieur.—Ne faites pas la coquette avec moi, madame ; pour un instant, levez votre masque, vous me rendrez bien heureux.

La dame.—Je le veux bien, mais vous même quitterez votre faux nez.

Le monsieur.—Voici, regardez.

La dame, stupéfaite.—Ciel ! mon gendre !

Le monsieur.—Grand Dieu ! ma belle-mère !

Autre scène du même genre.

Un arlequin.—Oh chère ange ! c'est ma bonne étoile qui m'a conduit près de vous ; il est écrit là-haut que vous devez faire mon bonheur !

Colombine.—Votre langage est très fleuri, mais ne prouve rien du tout ; tout le monde ici peut m'en dire autant.

Arlequin.—Quel preuve d'amour vous faut-il donc ? Voulez-vous ma vie, voulez-vous mon âme ? Oh ! pour un seul de vos regards j'escaladerais le ciel et j'irais vous chercher une couronne d'étoiles !

Colombine.—Vous me parlez d'étoiles, beau masque ; c'est bien imprudent à vous. Je suis femme ; c'est vous dire qu'un collier de diamants me plairait beaucoup mieux que tous les astres dont vous voulez me coiffer.

Arlequin.—Un collier de pierres ? n'est-ce que cela ? O divine enchantresse. Contentez votre désir : voilà un chèque de deux mille dollars. Mais ne me refusez pas plus longtemps de me montrer votre visage.

Colombine.—Mille fois merci, mon bel

arlequin, soyez heureux, admirez mon visage puisque vous y tenez absolument.

Arlequin.—Que vois-je ! ma femme ! Colombine.—En chair et en os. Ah ! monsieur, je vous y prends à me faire des traits.

Le mari, se jetant aux pieds de sa femme.—O Lucy, pardonne-moi, je t'achèterai aussi des boucles d'oreilles et un camée.

La femme.—C'est bon, je vous pardonne ; rentrons chez nous maintenant, le carnaval est fini.

Dernière plaisanterie à propos d'un marchand de fleurs médicinales.

—Je ne sais pas pourquoi, disait un pierrot, cet herboriste va si loin chercher des gneules-de-loup, lorsque, sans se déranger, il peut en voir une en se regardant dans sa glace.

ANTHONY RALPH.

NOUVELLES ETRANGERES

Tristes nouvelles de l'Irlande. Trois cent mille personnes sont menacées de mourir de faim si on ne vient à leur secours promptement. Des milliers de familles ne font plus qu'un repas par jour—et quel repas ! Quelques patates sans pain ni viande !

Dans un mois, dans quinze jours, ce sera la famine avec toutes ses horreurs.

Dans plusieurs villes le peuple s'est assemblé, a marché en procession et a menacé d'avoir recours à la violence pour manger. Des appels sont faits à la charité du monde entier. En Angleterre, aux Etats-Unis, partout on organise des souscriptions. Le *Herald* de New-York ouvrait, la semaine dernière, une liste sur laquelle il s'inscrivait pour \$100,000. Tout le Canada ne pourra en faire autant, mais il veut au moins faire preuve de bonne volonté. Nous sommes bien pauvres nous-mêmes, et nous sommes surpris que la misère ne se manifeste pas d'une manière plus alarmante. Mais au moins nous ne mourons pas de faim et nous devons faire notre part dans cette œuvre de charité. Il est impossible qu'en plein dix-neuvième siècle, dans un temps où l'on parle tant de philanthropie et de charité, on laisse toute une nation mourir de faim. Ce serait un déshonneur pour l'humanité, un crime.

Aux cris déchirants qui s'élèvent de l'Irlande se joignent des bruits de guerre alarmants. De tous côtés on s'arme, on se prépare à la lutte. L'Europe devient une immense manufacture d'instruments de guerre, une gigantesque caserne. Il y a de la poudre dans l'air, on s'épie, on se guette, on est prêt à se sauter à la gorge. Ce n'est plus qu'une question de mois, de semaines peut-être. La Prusse aiguise ses griffes et veut profiter de son alliance avec l'Autriche pour satisfaire ses haines et ses convoitises. C'est à la Russie qu'elle paraît vouloir s'attaquer, mais de fait c'est la France qu'elle vise, cette pauvre France qui a pourtant bien assez de ses dissensions intestines. Une guerre étrangère serait probablement le signal d'une autre révolution.

Le ministère de Freycinet est battu en brèche par la presse révolutionnaire comme les ministères qui l'ont précédé et il tombera comme eux après un règne de quelques mois.

Gambetta lui-même serait débordé, dévancé, répudié au profit de Clémenceau, la nouvelle idole de la révolution.

Bismarck compte sans doute sur l'aide de la révolution pour écraser la France, comme il a compté sur la Commune.

Ne sachant quels prétextes inventer pour expliquer les armements de la Prusse, il fait proclamer par toutes les trompettes de la renommée, que c'est la France qui veut la guerre et prépare sa revanche.

L.-O. D.

Des chefs Maures sont arrivés à Madrid avec une pétition signée par plusieurs milliers de Maures, qui demandent d'être placés sous la protection de l'Espagne.

ÉCHOS

On dit que l'hon. M. Royal, le nouveau député de Provencher, sera le moteur de l'adresse en réponse au discours du trône.

* *

La princesse Louise est arrivée d'Europe le 2 courant, après une absence de quatre mois. Le gouverneur-général est allé rencontrer sa royale épouse à Halifax. Leurs Excellences ont passé deux jours à Montréal, en se rendant à Ottawa, où ils présideront à l'ouverture de la session.

* *

La reine Victoria a ouvert en personne la session du parlement impérial, qui doit être la dernière de la Chambre actuelle. Quelques journaux prétendent que Sa Majesté a voulu témoigner ainsi de ses sympathies pour le cabinet tory et pour sa politique. Il y a à près de vingt ans que la reine n'avait paru en personne au parlement.

* *

Les souverains d'Europe en sont arrivés à ne pouvoir paraître en public sans danger pour leurs jours. Les socialistes de toute dénomination, communistes, nihilistes, les guettent partout. Il y a quelques jours à peine, une tentative d'assassinat avait lieu à Madrid, sur le jeune roi d'Espagne et la reine Christine au lendemain de leur mariage. Les gardes d'honneur et les gardes du corps ont cessé d'être considérés comme superfluité d'apparat autour de la personne des rois, et leur rôle est devenu réellement sérieux et nécessaire.

On redoutait aussi un attentat contre la personne de la reine Victoria, à l'occasion de l'ouverture du parlement, et des précautions minutieuses avaient été prises par l'entourage de Sa Majesté.

* *

Le rapport du colonel Gzowski au sujet du pont du Côteau vient d'être publié. Ce rapport a été adopté par un ordre en conseil le 27 janvier. La substance de ce document est déjà connue, et les détails sont relativement de peu d'importance. Le fait principal, c'est que le colonel Gzowski condamne le projet d'un pont bas et tournant, mais admet la possibilité d'un pont à hautes arches. Dans une lettre qu'il vient d'écrire à ce propos à M. McGillivray, M. Braun, secrétaire du département des chemins de fer, dit que le gouvernement, s'appuyant sur les arguments de son ingénieur, rejette le plan d'un pont tournant, mais qu'il est disposé à permettre la construction d'un pont à hautes arches, dans certaines conditions.

* *

Deux horribles tragédies viennent de se passer dans le Haut-Canada, à huit jours d'intervalle. Dans une localité près d'Ottawa, une femme a tué son mari à coups de hache, au cours d'une violente querelle causée par l'abus des liqueurs. Dans un autre village, une famille entière, composée de cinq personnes, a été massacrée par une bande d'hommes masqués, au nombre d'une vingtaine, et les cadavres brûlés après le meurtre. C'était une famille de brigands et de malfaiteurs, paraît-il, et le crime était un acte d'affreuse vengeance, mais ce fait est bien mince comme circonstance atténuante. Les lynchings américains n'ont jamais poussé l'audace aussi loin, et cet épouvantable massacre, digne des mœurs sauvages, a jeté la consternation dans toute la province d'Ontario.

* *

Un journal rappelle que, depuis quarante-trois ans qu'elle règne, la reine Victoria ne s'est montrée en désaccord avec ses ministres que deux fois, la première lorsque sir Robert Peel voulut exiger le renvoi des dames d'honneur et contrôler lui-même la *domesticité* royale, la seconde lorsque lord Palmerston, étant ministre des affaires étrangères, prit sur lui, en 1852, de reconnaître le coup-d'Etat

de Napoléon III, sans l'aveu de Sa Majesté. Dans le premier cas, sir Robert Peel dut céder. Dans le second lord Palmerston se retira, mais ses collègues restèrent au gouvernement. Revenu au pouvoir, il put lui-même gouverner ensuite pendant plusieurs années sans être troublé par la reine, bien que celle-ci, comme toute la famille royale, ait toujours éprouvé pour lui une antipathie marquée.

* *

Le nouveau procès des Sauvages du lac des Deux-Montagnes, à Aylmer, s'est terminé comme les deux premiers, par le désaccord des jurés. Il est bien étrange, en vérité, que, dans un pays comme le nôtre, en face d'un crime aussi avéré et aussi monstrueux que celui de l'incendie de l'église du Lac, la justice ne puisse avoir son cours. Comment se fait-il qu'une preuve trouvée suffisante par les juges et par le public impartial, puisse paraître insuffisante à des hommes réputés eux-mêmes impartiaux ? Nous ne voulons pas juger les jurés, toutefois. C'est le système qu'il faut condamner. Il serait trop révoltant d'avoir à supposer que le fanatisme religieux soit parvenu à ce point, qu'il puisse se trouver parmi nous des hommes capables de vouloir protéger des criminels notoire, parce qu'ils appartiennent à une certaine croyance.

* *

Les dernières nouvelles de Saint-Pétersbourg portent que le czar est atteint d'aliénation mentale. Cela devait fatalement finir ainsi. Le cerveau le mieux organisé n'eût pu tenir longtemps à un régime pareil. La peur de l'assassinat avait pris, chez l'infortuné monarque, le caractère d'une véritable manie, d'autant plus prononcée qu'elle était mieux motivée. Les menaces des nihilistes sont constamment suspendues au-dessus de sa tête comme la célèbre épée de Damoclès, qui n'a peut-être jamais existé. C'est à rendre fou.

Le télégraphe dit que la maladie n'est qu'intermittente, et qu'elle ne paraît pas devoir s'aggraver. On parle, cependant, de déposer le malheureux prince, qui eût mieux fait d'abdiquer lui-même avant ce jour, et de sacrifier l'empire à sa sécurité personnelle.

Le czar est à la veille de célébrer le 25^e anniversaire de son avènement au trône, ayant succédé à son père, Nicolas, en 1855. Son oncle, Alexandre Ier, et son grand-père, Paul Ier, sont morts de mort violente, comme plusieurs de leurs prédécesseurs, du reste.

* *

M. Tardivel, du *Canadien*, se donne parfois beaucoup de mal pour rien, dans l'accomplissement de la tâche qu'il s'est imposée de réformer le langage et les mœurs de ses compatriotes. Il y a quelques jours, il dénégait l'emploi du mot *écuyer* comme désignation sociale. Aujourd'hui, il s'en prend au mot *Orateur*, qu'il trouve absurde d'employer pour désigner le président de la Chambre des Communes. Malheureusement pour M. Tardivel, cette traduction du mot *speaker* est bel et bien consacrée par l'Académie.

Mais, dit notre excellent ami, cela n'a pas le sens commun d'appeler orateur celui des membres de la Chambre qui préside et le seul qui ne puisse prendre part aux débats. Pardon, cher M. Tardivel, mais vous vous méprenez sur la signification du mot *speaker*, qui n'est pas pris ici dans le sens de *debater*, de discuter (d'après lequel tous les membres de la Chambre seraient des orateurs,) mais dans le sens de *prolocutor* ; c'est-à-dire que le président est le seul qui soit autorisé à parler au nom de tous et celui par l'entremise de qui la Chambre s'adresse au souverain. C'est ainsi qu'il est le *prolocutor*, l'orateur, le *speaker* par excellence.

A. G.

AVIS

Les abonnés de *L'Opinion Publique* qui désiraient faire relier leurs volumes d'une manière élégante et solide, et à bon marché, feront bien de s'adresser au bureau de ce journal, 5 et 7, rue Bleury.